

Les journées du cinéma européen de Montréal

Voyage en Italie

Élie Castiel

Number 195, March–April 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49240ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (1998). Les journées du cinéma européen de Montréal : voyage en Italie. *Séquences*, (195), 9–9.

LES JOURNÉES DU CINÉMA EUROPÉEN DE MONTRÉAL

Voyage en Italie

Dans l'entrevue qu'il nous accordait lors de l'édition 1996 des 30 *Jours du cinéma européen* (Séquences n° 184, p. 16), Louis Dussault lançait un cri d'alarme à propos de la distribution des films telle que pratiquée au Québec. Il insistait sur le fait que «ce qui jadis faisait de Montréal une plaque tournante dans le contexte géographique nord-américain disparaît à pas de géant à cause de l'inertie galopante du milieu».

Les choses ont-elles changé depuis? À en juger par le nombre record de productions américaines et le peu de films étrangers (incluant les productions québécoises) sortis en salle en 1997, on est en mesure de conclure que la véritable motivation pour le distributeur demeure sans contredit l'appât immédiat du gain. D'autre part, ne faudrait-il pas s'interroger sur l'existence d'une authentique cinéphilie au Québec, du moins significative en nombre? Épineuse question dont une enquête éventuelle nécessiterait non seulement plusieurs mois de préparation, mais risquerait de produire des résultats décevants. En réduisant de plus de moitié le nombre de journées consacrées à l'événement, Louis Dussault ne confirme-t-il pas cette probable et navrante réalité? Quoi qu'il en soit, nous étions présents à l'édition 1997 au cours de laquelle le cinéma italien était à l'honneur avec cinq productions sur lesquelles nous nous penchons.

REGARDS IRONIQUES

Tout d'abord celui que jette Anna di Francesca dans **Le Laideron** (La bruttina stagionata), sorte d'**Homme idéal** à l'italienne. Si Marilina, 40 ans, célibataire, est peu satisfaite de ses propres atouts physiques, les gens autour d'elle ne sont pas moins désespérés de trouver l'âme sœur dans une société qui ne favorise que les apparences. D'autant plus que la Marilina n'est pas si mal foutue que ça! L'attrait physique constitue un sujet fort actuel et aux énormes possibilités. Malheureusement, on regarde **Le Laideron** comme on feuillette un magazine à sensations. Le ton comique est employé selon les codes les plus artificiels du genre: provoquer le rire au premier degré. La réalisatrice aurait dû être plus attentive au phénomène social de la solitude et des conséquences qu'elle engendre. Au contraire, di Francesca se contente de filmer une tranche de vie sans intérêt et, stylistiquement, se permet des références à Almodóvar qui s'avèrent totalement édulcorées, plutôt vulgaires et sans attrait.

Dans **Les Voleurs de cinéma** (Ladri di cinema), la vision de Piero Natoli nous paraît beaucoup plus critique, du moins en ce qui a trait au scénario, dénonciation plus ou moins acerbe du système de distribution du cinéma national en Italie. Car ici aussi, le cinéaste a recours à la comédie pour faire passer le message. Loin d'être exsangue, le scénario se limite pourtant à des situations dont les nombreuses références cinéphiliques ne pourront être captées que par un public de connaisseurs. Si Piero Natoli, le réalisateur lui-même, compose un personnage de cinéaste indépendant avec un détachement intentionnellement déluré, on ne peut que se désoler de la médiocrité des autres interprètes, en particulier Joanna Chatton, trop absente malgré son imposant attrait physique.

Sans nécessairement calquer le cinéma d'une autre décennie, il peut parfois sembler ingénieux d'en retirer les plus intéressants aspects. C'est ce que se propose de faire Wilma Labate dans **Ma génération** (La mia generazione) dont le scénario — la remise en question d'un prisonnier politique — et la mise en scène évoquent le cinéma italien engagé des années 70, celui qui traitait d'un sujet de façon aussi directe que possible. De par sa structure équilibrée, le film de Labate rappelle cette époque où ce cinéma national, étroitement immiscé à la vie du pays, donnait de l'Italie une image sans complaisance et participait aux luttes et au travail des milieux intellectuels. Comme les films de ce genre et de cette époque, **Ma génération** se présente comme un docudrame où la fiction ne fait que transposer la réalité avec assez d'ironie et de retenue pour en atténuer les impacts inutilement dramatiques.

EMPATHIES

A priori, **Femmes un jour de fête** (Donne in un giorno di festa) n'apparaît que comme un mélodrame bien structuré et adroitement mené. Mais à mesure que le récit progresse, on assiste à une évolution systématique des personnages qui ne manque pas d'intérêt. Il est indéniable que Salvatore Maira a tenu le pari d'aborder un genre révolu. En effet, il faut être aujourd'hui assez naïf pour croire qu'on peut réaliser des mélés comme on les faisait dans les années 50 et même au début des années 60. Et pourtant, parce qu'elles possèdent cette faculté de percevoir ce que leurs proches ressentent, ces femmes venues célébrer l'anniversaire de leur très aimée Sœur Faustina, vont nous faire adhérer à leur tragédies individuelles. Drames personnels d'où ressortent les thèmes de la solitude, du désarroi, de la compréhension et de l'entraide humanitaire. Parmi les comédiennes, toutes d'une conviction surprenante, Flora Mastroianni (la première femme du regretté Marcello) campe le rôle de Sœur Faustina avec une maturité à la fois vigoureuse, fragile et attachante.

Cette faculté de s'identifier à l'autre est encore plus concrète dans le remarquable essai poétique de Franco Piavoli, **Le Chant des saisons** (Voci nel tempo). Tel qu'indiqué dans le programme des *Journées*, «le protagoniste est l'homme et ses âges». Cette idée de scénario permet au réalisateur de construire une mise en scène d'une rare précision, en bonne partie due à un montage magnifiquement et intelligemment étudié. C'est ainsi que chaque saison de l'année s'emboîte dans l'autre pour former un tout harmonieux. Tandis qu'au printemps, des jeunes enfants jouent au ballon, le début de l'été annonce les premières amours alors qu'autour d'une margelle de puits, des adolescentes se font courtiser par des jeunes hommes aux gestes souvent maladroits. En automne, le même endroit accueille des personnages âgés écoutant un air d'opéra. Finalement, en hiver, en pleine campagne, un grand-père se promène avec son petit-fils, main dans la main, suivant la route de la vie comme un éternel recommencement. **S**

Élie Castiel